

FICHE
RESSOURCES
ENSEIGNANTS



Les nouvelles odyssées



Des origines du peuple arménien à son exil hors de ses terres historiques, l'exposition permanente du Cpa guide le visiteur de la terre d'origine des Arméniens jusqu'au territoire de la Drôme.

À partir de cette histoire particulière, des focus thématiques intégrés dans chacune des étapes donnent à l'exposition une approche universelle. Sont ainsi abordés la notion de "génocide", les phénomènes d'exil et d'intégration, les enjeux liés à la mémoire collective et à l'identité.

En écho à l'exposition et au parcours des Valentinis d'origine arménienne, nous vous proposons dans les pages qui suivent **des textes d'auteurs ou fondateurs qui laissent place à d'autres histoires, à d'autres parcours de vie, d'hier et d'aujourd'hui.**

Nous mettons à votre disposition cette bibliographie enrichie et illustrée d'extraits, qui vous inspirera des (re)lectures ou une visite au Cpa (bientôt!).

ANCIEN TESTAMENT, LA GENÈSE,

LA TENTATION ET LA CHUTE (GENÈSE 3.1-24)

Cet extrait de la Genèse montre que dès l'origine, l'homme est chassé du Paradis. Peut-être pouvons-nous considérer cet extrait comme une métaphore de la condition humaine et de toutes les migrations : perdre sa terre dans l'espoir d'y revenir un jour.

Le serpent était le plus rusé de tous les animaux sauvages que l'Eternel Dieu avait faits. Il dit à la femme : « Dieu a-t-il vraiment dit 'Vous ne mangerez aucun des fruits des arbres du jardin ? ' »

La femme répondit au serpent : « Nous mangeons du fruit des arbres du jardin. »

Cependant, en ce qui concerne le fruit de l'arbre qui est au milieu du jardin, Dieu a dit 'Vous n'en mangerez pas et vous n'y toucherez pas, sinon vous mourrez. ' »

Le serpent dit alors à la femme : « Vous ne mourrez absolument pas, mais Dieu sait que, le jour où vous en mangerez, vos yeux s'ouvriront et vous serez comme Dieu: vous connaîtrez le bien et le mal. »

La femme vit que l'arbre était porteur de fruits bons à manger, agréable à regarder et précieux pour ouvrir l'intelligence. Elle prit de son fruit et en mangea. Elle en donna aussi à son mari qui était avec elle et il en mangea.

Leurs yeux à tous les deux s'ouvrirent, et ils prirent conscience qu'ils étaient nus. Ils attachèrent des feuilles de figuier ensemble et s'en firent des ceintures.

Quand ils entendirent la voix de l'Eternel Dieu en train de parcourir le jardin vers le soir, l'homme et sa femme se cachèrent loin de l'Eternel Dieu au milieu des arbres du jardin.

Cependant, l'Eternel Dieu appela l'homme et lui dit : « Où es-tu ? »

Il répondit : « J'ai entendu ta voix dans le jardin et j'ai eu peur, parce que j'étais nu. Alors je me suis caché. »

L'Eternel Dieu dit : « Qui t'a révélé que tu étais nu ? Est-ce que tu as mangé du fruit de l'arbre dont je t'avais interdit de manger ? »

L'homme répondit : « C'est la femme que tu as mise à mes côtés qui m'a donné de ce fruit, et j'en ai mangé. »

L'Eternel Dieu dit à la femme : « Pourquoi as-tu fait cela ? »

La femme répondit : « Le serpent m'a trompée et j'en ai mangé. »

L'Eternel Dieu dit au serpent : « Puisque tu as fait cela, tu seras maudit parmi tout le bétail et tous les animaux sauvages. Tu marcheras sur ton ventre et tu mangeras de la poussière tous les jours de ta vie.

Je mettrai l'hostilité entre toi et la femme, entre ta descendance et sa descendance: celle-ci t'écrasera la tête et tu lui blesseras le talon. »

Il dit à la femme : « J'augmenterai la souffrance de tes grossesses. C'est dans la douleur que tu mettras des enfants au monde. Tes désirs se porteront vers ton mari, mais lui, il dominera sur toi. »

Il dit à l'homme : « Puisque tu as écouté ta femme et mangé du fruit au sujet duquel je t'avais donné cet ordre: 'Tu n'en mangeras pas', le sol est maudit à cause de toi. C'est avec peine que tu en tireras ta nourriture tous les jours de ta vie.

Il te produira des ronces et des chardons, et tu mangeras de l'herbe des champs.

C'est à la sueur de ton visage que tu mangeras du pain, et ce jusqu'à ce que tu retournes à la terre, puisque c'est d'elle que tu as été tiré. Oui, tu es poussière et tu retourneras à la poussière. »

Adam appela sa femme Eve, car elle devait être la mère de tous les vivants.

L'Eternel Dieu fit des habits en peau pour Adam et pour sa femme, et il les leur mit. L'Eternel Dieu dit : « Voilà que l'homme est devenu comme l'un de nous pour la connaissance du bien et du mal. Maintenant, empêchons-le de tendre la main, de prendre aussi du fruit de l'arbre de vie, d'en manger et de vivre éternellement ! »

Ainsi, l'Eternel Dieu le chassa du jardin d'Eden pour qu'il cultive la terre d'où il avait été tiré.

Après avoir chassé Adam, il posta à l'est du jardin d'Eden les chérubins qui agitent une épée flamboyante pour garder le chemin de l'arbre de vie.

CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER

JULIE OTSUKA, 2012

Au début des années 1920, des milliers de Japonaises sont envoyées aux États-Unis. Elles y retrouvent un mari et ont pour rêve de mener une vie idyllique dans le pays de la ruée vers l'or. Les espoirs sont vite effacés... Le roman de Julie Otsuka, auteure américaine d'origine japonaise, traite de ces femmes et de leurs déconvenues. Elle déroule le fil d'une histoire liant étroitement deux continents jusqu'à la Seconde Guerre mondiale et l'attaque de Pearl Harbor qui aura pour résultat de stigmatiser une communauté jusqu'à son invisibilité. Le metteur en scène Richard Brunel se saisit de ce texte et l'adapte au théâtre. Il veut souligner la succession des disparitions et interroger ce paysage américain qui absorbe autant qu'il rejette. À partir d'une parcelle méconnue de l'Histoire, *Certaines n'avaient jamais vu la mer* fait entendre le destin pluriel de femmes qui ont cru en la possibilité d'un ailleurs.

Disparition

Les Japonais ont disparu de notre ville. Leurs maisons sont vides, murées. Leurs boîtes aux lettres débordent. Les journaux délaissés s'amoncellent sur les vérandas affaissées et dans les jardins. Les voitures restent immobiles dans les allées. D'épaisses touffes de mauvaises herbes surgissent au milieu de leurs pelouses. Derrière la maison, les tulipes se fanent. Des chats de gouttière se promènent. Quelques vêtements restent accrochés sur les cordes à linge. Dans une de leurs cuisines - celle d'Emi Saito - un téléphone noir ne cesse de sonner.

[...]

Les théories, bien sûr, sont légion. Peut-être les Japonais ont-ils été envoyés au pays des betteraves à sucre - dans le Montana ou le Dakota, où les agriculteurs auront grand besoin de main-d'œuvre pour les récoltes à l'été et l'automne. Ou peut-être ont-ils adopté de nouvelles identités chinoises dans les villes lointaines où nul ne les connaît. Peut-être sont-ils en prison. « Mon opinion, en toute sincérité ? Dit un ancien de la Navy. Je crois qu'ils sont partis sur l'océan, et qu'ils zigzaguent entre les torpilles. On les a tous renvoyés au Japon pour la durée de la guerre. » Une professeure de sciences du lycée local dit qu'elle n'en dort plus, craignant le pire : on les a entassés dans des wagons à bestiaux et ils ne reviendront pas, ou bien sont-ils dans un bus sans fenêtres, et ce bus ne s'arrêtera pas, ni demain, ni la semaine prochaine, ni jamais, ou encore ils traversent en file indienne un long pont de bois et quand ils atteindront l'autre côté, ils seront en exil. « Je songe à ces choses, dit-elle, et puis je me souviens : ils sont vraiment partis. »

ELDORADO, LAURENT GAUDÉ, 2007

Avec *Eldorado*, Laurent Gaudé, romancier et dramaturge français né en 1972, se confrontait pour la première fois à un sujet d'actualité : l'émigration des Africains vers l'Europe. Articles de journaux des années 1999-2000 sur l'immigration clandestine et images de presse sur les enclaves espagnoles au Maroc ont nourri ce roman documenté et humaniste.

Je regarde mon frère qui contemple les orangers, le fouillis des voitures et la foule des passants et je sais ce qu'il pense. Il boit son thé sans quitter des yeux cette place qu'il ne verra plus. Il essaie de tout enregistrer. Oui, je sais ce qu'il pense et je fais comme lui. Immobile, je laisse les bruits et les odeurs m'envahir. Nous ne reviendrons plus jamais. Nous allons quitter les rues de notre vie. Nous n'achèterons plus rien, jamais, aux marchands de cette rue. Nous ne boirons plus le thé ici. Ces visages, bientôt, se brouilleront et deviendront incertains dans notre mémoire.

Je contemple mon frère qui regarde la place. Le soleil se couche doucement. J'ai vingt-cinq ans. Le reste de ma vie va se dérouler dans un lieu dont je ne sais rien, que je ne connais pas et que je ne choisirai peut-être même pas. Nous allons laisser derrière nous la tombe de nos ancêtres. Nous allons laisser notre nom, ce beau nom qui fait que nous sommes ici des gens que l'on respecte. Parce que le quartier connaît l'histoire de notre famille. Il est encore, dans les rues d'ici, des vieillards qui connurent nos grands-parents. Nous laisserons ce nom ici, accroché aux branches des arbres comme un vêtement d'enfant abandonné que personne ne vient réclamer. Là où nous irons, nous ne serons rien. Des pauvres. Sans histoire. Sans argent.

Je regarde mon frère qui contemple la place et je sais qu'il pense à tout cela. Nous buvons notre thé avec une lenteur peureuse. Lorsque les verres seront vides, il faudra se lever, payer et saluer les amis. Sans rien leur dire. Les saluer comme si nous allions les revoir dans la soirée. Aucun de nous deux n'a encore la force de faire cela. Alors nous buvons nos thés comme des chats laperaient de l'eau sucrée. Nous sommes là. Encore pour quelques minutes. Nous sommes là. Et bientôt plus jamais.

L'ODEUR DES PLANCHES, SAMIRA SEDIRA

2013

Comédienne dans les plus grands théâtres publics, Samira Sedira se retrouve à 44 ans en fin de droit, faute d'engagements, et obligée de faire des ménages pour survivre. Fille de travailleurs immigrés algériens, elle est alors renvoyée brutalement à ses origines sociales, elle qui croyait s'en être échappée.

Le texte, précis et violent, nous met face à l'humiliation d'une mère invisible, illettrée, muette, étouffant de sanglots, face à la honte du père exploité, exténué.

Oran 1969, le jour du grand départ, à cheval entre une marche et une autre, mon grand-père a tendu une joue vers elle, sa fille, pour lui dire adieu, et l'a manqué. Tout honteux il s'est alors tourné vers moi, on risque moins avec les enfants qu'avec les adultes, avec eux on a au moins une chance d'être à la hauteur. Accroupi devant moi il m'a serrée contre lui, j'étais mal à l'aise parce qu'il ne me semblait pas propre, des odeurs de vieillesse émanaient de son corps, Mais arrête grand-père tu m'étouffes ! Alors il est reparti dans sa chambre, se retournant une dernière fois pour qu'elle voie bien, ma mère, à quel point son départ le faisait souffrir. Elle a fait comme si de rien n'était. Mon père nous attendait en France, il travaillait là-bas depuis des mois déjà, ce n'était pas le moment de faire marche arrière.

Nous l'avons planté là.

Elle a pleuré plus tard, dans l'ombre d'un entrepont, tellement recroquevillée sur elle-même qu'on ne voyait plus que son mouchoir entortillé autour de ses doigts. Je ne comprenais pas précisément ce qui l'agitait, mais je présentais déjà que rien ne serait plus comme avant. Mes bras ont entouré sa taille, j'ai serré tellement fort que j'en ai longtemps eu mal aux muscles.

À bord du paquebot, il n'y avait que des femmes et des enfants répartis dans l'obscurité des entreponts, des cabines, par petits groupes. [...]

Le soir venu, il n'y a eu que la nuit épaisse. On ne voyait plus ses pieds. A minuit, nous nous sommes retrouvés sur le pont agglutinés contre le bastingage en un groupe compact réuni par la peur et l'hébétude. Nos mères ne pouvaient pas détacher leurs yeux d'un point fixe là-bas, à moins que ce ne fût par là, elles ne savaient plus où, au juste, s'était trouvé Oran. Rien que l'immensité sans points de repère. Elles parlaient, pleuraient, évoquaient une vie qui déjà n'existait plus, caressaient du plat de la main leurs genoux encombrés de têtes d'enfants. Une des femmes (la plus vieille) a dit, La France on y va pour gagner notre vie, pour le futur de nos enfants, un peu volontiers, mais beaucoup par besoin... [...]

Marseille devant nous grossissait à mesure que le bateau avançait vers la côte. Nous étions là comme pour un ultime recueillement, la bouche entrouverte et l'air ébahi. Le temps était lourd. Le ciel menaçait d'éclater. Personne n'avait dormi, ou alors par petits bouts. J'étouffais dans mon manteau en laine, ma mère m'avait ordonné de le mettre, on lui avait dit que la France était un pays changeant, que là-bas on ne pouvait se fier à rien, surtout pas au temps. Elle n'avait pas fermé l'œil de la nuit. La moiteur mêlée à l'inquiétude l'étourdissait. Je ne tiens plus droit soupirait-elle avec un sourire brisé. J'ai flairé l'odeur du pays inconnu. Rien. Pas d'odeur. Là d'où je venais tout avait une réalité olfactive, l'air était saturé d'arômes ; la peau des gens et celle des bêtes avaient cette même saveur relevée. [...] Le temps d'une traversée, elles étaient devenues des étrangères.

CERTAINES N'AVAIENT JAMAIS VU LA MER

JULIE OTSUKA, 2012

Bienvenues, mesdemoiselles japonaises !

Sur le bateau nous étions presque toutes vierges. Nous avions de longs cheveux noirs, de larges pieds plats et nous n'étions pas très grandes. Certaines d'entre nous n'avaient mangé toute leur vie durant que du gruau de riz et leurs jambes étaient arquées, certaines n'avaient que quatorze ans et c'étaient encore des petites filles. Certaines venaient de la ville et portaient d'élégants vêtements, mais la plupart d'entre nous venaient de la campagne, et nous portions pour le voyage le même vieux kimono que nous avions toujours porté - hérité de nos sœurs, passé, rapiécé, et bien des fois reteint. Certaines descendaient des montagnes et n'avaient jamais vu la mer, sauf en image, certaines étaient filles de pêcheur et elles avaient toujours vécu sur le rivage. Parfois l'océan nous avait pris un frère, un père ou un fiancé, parfois une personne que nous aimions s'était jetée à l'eau par un triste matin pour nager vers le large, et il était temps pour nous, à présent, de partir à notre tour.

Sur le bateau, la première chose que nous avons faite - avant de décider qui nous aimerions et qui nous n'aimerions pas, avant de nous dire les unes aux autres de quelle île nous venions et pourquoi nous la quittons, avant même de prendre la peine de faire les présentations -, c'est comparer les portraits de nos fiancés. [...] Tous avaient promis de nous attendre à San Francisco, à notre arrivée au port.

Sur le bateau, nous nous interrogeons souvent : nous plairaient-ils ? Les aimerions-nous ? Les reconnaitrions-nous d'après leur portrait quand nous les verrions sur le quai ?

Sur le bateau nous dormions en bas, à l'entrepont, espace noir et crasseux. Nos lits consistaient en d'étroites couchettes de métal empilées les unes sur les autres, aux rudes matelas trop fins, jaunis par les taches d'autres voyages, d'autres vies. Nos oreillers étaient garnis de paille séchée. Entre les couchettes, des miettes de nourriture jonchaient le sol, humide et glissant. Il y avait un hublot et, le soir, lorsqu'il était fermé, l'obscurité s'emplissait de murmures. *Est-ce que ça va faire mal ?* Les corps se tournaient et se retournaient sous les couvertures. La mer s'élevait, s'abaissait. L'atmosphère humide était suffocante. La nuit, nous rêvions de nos maris. De nouvelles sandales de bois, d'infinis rouleaux de soie indigo, de vivre dans une maison avec une cheminée. Nous rêvions que nous étions grandes et belles. Que nous étions de retour dans les rizières que nous voulions si désespérément fuir. Ces rêves de rizières étaient toujours des cauchemars. [...]

SI C'EST UN HOMME, APPENDICE

PRIMO LEVI, 1976

Ce livre publié en 1947 est un récit relatant l'expérience de Primo Levi (1919-1987) dans le centre de mise à mort d'Auschwitz dans lequel il est prisonnier de février 1944 au 27 janvier 1945, date de la libération du camp.

Il écrit « L'Appendice » en 1976, pour répondre aux questions récurrentes qui lui sont posées.

Peut-être que ce qui s'est passé ne peut pas être compris, et même ne doit pas être compris, dans la mesure où comprendre, c'est presque justifier. En effet, « comprendre » la décision ou la conduite de quelqu'un, cela veut dire (et c'est aussi le sens étymologique du mot) les mettre en soi, mettre en soi celui qui en est responsable, se mettre à sa place, s'identifier à lui. Eh bien, aucun homme normal ne pourra jamais s'identifier à Hitler, à Himmler, à Goebbels, à Eichmann, à tant d'autres encore. [...]

Dans la haine nazie, il n'y a rien de rationnel. [...] Nous ne pouvons pas la comprendre ; mais nous pouvons et nous devons comprendre d'où elle est issue, et nous tenir sur nos gardes. Si la comprendre est impossible, la connaître est nécessaire, parce que ce qui est arrivé peut recommencer, les consciences peuvent à nouveau être déviées et obscurcies : les nôtres aussi.

C'est pourquoi nous avons tous le devoir de méditer sur ce qui s'est produit. Tous nous devons savoir, ou nous souvenir, que lorsqu'ils parlaient en public, Hitler et Mussolini étaient crus, applaudis, admirés, adorés comme des dieux. C'étaient des « chefs charismatiques », ils possédaient un mystérieux pouvoir de séduction qui ne devait rien à la crédibilité ou à la justesse des propos qu'ils tenaient mais qui venait de la façon suggestive dont ils les tenaient, à leur éloquence, à leur faconde d'histrions, peut-être innée, peut-être patiemment étudiée et mise au point. Les idées qu'ils proclamaient n'étaient pas toujours les mêmes et étaient en général aberrantes, stupides ou cruelles ; et pourtant ils furent acclamés et suivis jusqu'à leur mort par des milliers de fidèles. Il faut rappeler que ces fidèles, et parmi eux les exécuteurs zélés d'ordres inhumains, n'étaient pas des bourreaux-nés, ce n'étaient pas - sauf rares exceptions - des monstres, c'étaient des hommes quelconques. Les monstres existent, mais ils sont trop peu nombreux pour être vraiment dangereux ; ceux qui sont plus dangereux, ce sont les hommes ordinaires, les fonctionnaires prêts à croire et à obéir sans discuter, comme Eichmann, comme Höss, le commandant d'Auschwitz, comme Stangl, le commandant de Treblinka, comme, vingt ans après, les militaires français qui tuèrent en Algérie, et comme, trente ans après, les militaires américains qui tuèrent au Vietnam.

Il faut donc nous méfier de ceux qui cherchent à nous convaincre par d'autres voies que par la raison, autrement dit des chefs charismatiques : nous devons bien peser notre décision avant de déléguer à quelqu'un d'autre le pouvoir de juger et de vouloir à notre place. Puisqu'il est difficile de distinguer les vrais prophètes des faux, méfions-nous de tous les prophètes ; il vaut mieux renoncer aux vérités révélées, même si elles nous transportent par leur simplicité et par leur éclat, même si nous les trouvons commodes parce qu'on les a gratis. Il vaut mieux se contenter d'autres vérités plus modestes et moins enthousiasmantes, de celles que l'on conquiert laborieusement, progressivement et sans brûler les étapes, par l'étude, la discussion et le raisonnement, et qui peuvent être vérifiées et démontrées.

Bien entendu, cette recette est trop simple pour pouvoir s'appliquer à tous les cas : il se peut qu'un nouveau fascisme, avec son cortège d'intolérance, d'abus et de servitude, naisse hors de notre pays et y soit importé, peut-être subrepticement et camouflé sous d'autres noms ; ou qu'il se déchaîne de l'intérieur avec une violence capable de renverser toutes les barrières. Alors, les conseils de sagesse ne servent plus, et il faut trouver la force de résister : en cela aussi, le souvenir de ce qui s'est passé au cœur de l'Europe, il n'y a pas si longtemps, peut être une aide et un avertissement.

SI C'EST UN HOMME, PRÉFACE

PRIMO LEVI, 1947

Ce livre publié en 1947 est un récit relatant l'expérience de Primo Levi (1919-1987) dans le centre de mise à mort d'Auschwitz dans lequel il est prisonnier de février 1944 au 27 janvier 1945, date de la libération du camp.

Dans sa préface, Primo Levi explique son intention de témoigner de ce qu'il a vécu au Lager, de façon « dépassionnée ».

J'ai eu la chance de n'être déporté à Auschwitz qu'en 1944, alors que le gouvernement allemand, en raison de la pénurie croissante de main-d'œuvre, avait déjà décidé d'allonger la moyenne de vie des prisonniers à éliminer, améliorant sensiblement leurs conditions de vie et suspendant provisoirement les exécutions arbitraires individuelles.

Aussi, en fait de détails atroces, mon livre n'ajoutera-t-il rien à ce que les lecteurs du monde entier savent déjà sur l'inquiétante question des camps d'extermination. **Je ne l'ai pas écrit dans le but d'avancer de nouveaux chefs d'accusation, mais plutôt pour fournir des documents à une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine. Beaucoup d'entre nous, individus ou peuples, sont à la merci de cette idée, consciente ou inconsciente, que "l'étranger, c'est l'ennemi". Le plus souvent, cette conviction sommeille dans les esprits, comme une infection latente ; elle ne se manifeste que par des actes isolés, sans lien entre eux, elle ne fonde pas un système. Mais lorsque cela se produit, lorsque le dogme informulé est promu au rang de prémisse majeure d'un syllogisme, alors, au bout de la chaîne logique, il y a le Lager ; c'est-à-dire le produit d'une conception du monde poussée à ses plus extrêmes conséquences avec une cohérence rigoureuse ; tant que la conception a cours, les conséquences nous menacent. Puisse l'histoire des camps d'extermination retentir pour tous comme un sinistre signal d'alarme. [...]**

Primo Levi, Turin, janvier 1947

QUAND ILS SONT VENUS CHERCHER..., PASTEUR MARTIN NIEMÖLLER, 1941-1945

Pasteur et théologien allemand, né en 1892, Martin Niemöller admire le régime hitlérien à ses débuts. Mais quand Hitler veut soumettre l'Église allemande, il demande à tous les pasteurs qui ne veulent pas accepter l'idéologie nazie de se rassembler afin de créer le *Pfarrernotbund* (« Ligue d'urgence des pasteurs ») pour défendre les principes de tolérance de la Bible. En représailles de son combat pour la tolérance et contre les actions nazis, Martin Niemöller est déchu de ses fonctions de pasteur et arrêté en 1937. Il est interné au camp de concentration de Sachsenhausen, puis transféré en 1941 au camp de Dachau d'où il écrit son célèbre poème. Libéré en 1945, il devient militant pacifiste et consacre le reste de sa vie à la reconstruction de l'Église protestante d'Allemagne. Niemöller était convaincu que l'Allemagne et l'Église (coupable par action et omission) partageaient une responsabilité collective eu égard aux atrocités nazies. Il meurt en 1984.

Son poème affirme le devoir de vigilance ou de résistance de tout citoyen, la nécessaire attention qu'on doit porter au respect des libertés individuelles et des droits de l'homme fondamentaux.

Lorsque les nazis sont venus chercher les communistes

Je me suis tu, je n'étais pas communiste.

Lorsqu'ils sont venus chercher les syndicalistes

Je me suis tu, je n'étais pas syndicaliste.

Lorsqu'ils sont venus chercher les sociaux-démocrates

Je me suis tu, je n'étais pas social-démocrate.

Lorsqu'ils sont venus chercher les juifs

Je me suis tu, je n'étais pas juif.

Puis ils sont venus me chercher

Et il ne restait plus personne pour protester.

INDIGNEZ-VOUS !, STÉPHANE HESSEL, 2010

Court essai publié en 2010 qui met en parallèle les idées défendues par les auteurs du Programme du Conseil national de la Résistance et le monde actuel.

Le motif de la résistance, c'est l'indignation

Je vous souhaite à tous, à chacun d'entre vous, d'avoir votre motif d'indignation. C'est précieux. Quand quelque chose vous indigne comme j'ai été indigné par le nazisme, alors on devient militant, fort et engagé. On rejoint de courant de l'histoire et le grand courant de l'histoire doit se poursuivre grâce à chacun. Et ce courant va vers plus de justice, plus de liberté mais pas cette liberté incontrôlée du renard dans le poulailler. Ces droits, dont la Déclaration universelle a rédigé le programme en 1948, sont universels. Si vous rencontrez quelqu'un qui n'en bénéficie pas, plaignez-le, aidez-le à les conquérir.

INDIGNEZ-VOUS !, STÉPHANE HESSEL, 2010

L'indifférence : la pire des attitudes

C'est vrai, les raisons de s'indigner peuvent paraître aujourd'hui moins nettes ou le monde plus complexe. Qui commande, qui décide ? Il n'est pas toujours facile de distinguer entre tous les courants qui nous gouvernent. Nous n'avons plus affaire à une petite élite dont nous comprenons clairement les agissements. C'est un vaste monde, dont nous sentons bien qu'il est inter-dépendant. Nous vivons dans une interconnectivité comme jamais encore il n'en a existé. Mais dans ce monde, il y a des choses insupportables. Pour le voir, il faut bien regarder, chercher. Je dis aux jeunes : chercher un peu, vous allez trouver. La pire des attitudes est l'indifférence, dire « je n'y peux rien, je me débrouille ». En vous comportant ainsi, vous perdez l'une des composantes essentielles qui font l'humain. Une des composantes indispensables : la faculté d'indignation et l'engagement qui en est la conséquence.

LE NOUVEAU COLOSSE

EMMA LAZARUS, 1883

Emma Lazarus (1849-1887) est une poétesse juive américaine surnommée mère des exilés. Elle est principalement connue pour son poème, *The New Colossus* (Le Nouveau Colosse), un sonnet écrit en 1883, gravé sur une plaque de bronze dans une paroi du socle de la Statue de la Liberté. Emma Lazarus l'écrit afin de récolter des fonds pour la construction du piédestal de la statue offerte par la France. C'est en 1903 que ce poème deviendra partie intégrante de la Statue de la Liberté.

Non pas comme ce géant de cuivre célébré par les Anciens,
Dont le talon conquérant enjambait les rivages,
Ici, devant nos portes battues par les flots
Et illuminées par le couchant
Se dressera une femme puissante,
La flamme de sa torche
Est faite de la capture d'un éclair
Et son nom est Mère des Exilés.
De son flambeau
S'échappent des messages de bienvenue au monde entier ;
Son regard bienveillant couvre
Le port, les deux villes qui l'entourent et le ciel qui les domine,
"Garde, Vieux Monde, tes fastes d'un autre âge" proclame-t-elle
De ses lèvres closes. "Donne-moi tes pauvres, tes exténués
Qui en rangs pressés aspirent à vivre libres,
Le rebus de tes rivages surpeuplés,
Envois les moi, les déshérités,
Que la tempête me les rapporte
De ma lumière, j'éclaire la Porte d'Or !

L'ODYSSÉE, HOMÈRE - V. 240-297

Ulysse était l'un des rois grecs qui avaient participé à la guerre de Troie ; *L'Odyssée* raconte les péripéties de son voyage retour vers son royaume, l'île d'Ithaque.

Ulysse, guerrier et marin, est devenu un explorateur malgré lui. En attendant la joie de retrouver son foyer et sa fidèle épouse, Pénélope, celui qui a tant souffert de nostalgie, c'est-à-dire du « mal du retour », rencontre, au cours de ses escales, des peuples inconnus à son époque : ce voyage initiatique le conduit à connaître les autres pour mieux se connaître lui-même. Dans cette « odyssée », Ulysse est très souvent l'hôte d'étrangers. L'hospitalité, en Grèce, est un lien fondamental et sacré qui unit les hommes et qui sert de contrepoin à un monde de violence. Mais si Ulysse profite de la « bonne » hospitalité, il doit aussi subir la « mauvaise ». Calypso, qui lui prodigue son amour et ses soins pendant sept ans, mais son hospitalité est ambiguë puisqu'elle désire le garder pour combler le vide de sa solitude et retarde ainsi le retour du héros.

L'hospitalité oblige les gens à se révéler, à montrer leur condition d'homme : elle est surtout valeur de civilisation.

Premier récit d'Ulysse

[...] Durant dix-sept jours je voguai sur la mer. Le dix-huitième jour apparurent les montagnes ombreuses de votre terre ; mon cœur se réjouit, malheureux que j'étais ! car j'étais sur le point de subir encore une grande infortune, que m'envoya Poséidon l'Ébranleur du sol qui, m'ayant fermé le chemin déchâna les vents, souleva une mer inexprimable, et une vague ne me laissa pas même porté sur le radeau, moi qui gémissais longuement ;

[275] puis l'ouragan le disloqua. Quant à moi je fendais ce flot à la nage jusqu'à ce que le vent et l'eau, me portant, m'eurent jeté vers votre terre, mais si j'avais abordé là, le flot m'eût frappé sur la terre ferme, me drossant contre de grands rochers et un funeste lieu ; mais reculant, je nageai en arrière jusqu'à ce que j'arrive à un fleuve, là où la région me parut la meilleure, vide de rochers, et où il y avait un abri contre le vent, et là je tombai, reprenant mes esprits. La nuit divine survint. Moi, ayant débarqué à l'écart du fleuve formé par Zeus, je m'endormis dans les buissons, après m'être fait un lit de feuilles ; un dieu me versa un sommeil infini. Là, dans les feuilles, le cœur affligé, je dormis toute la nuit, jusqu'à l'aube et au milieu du jour. Le soleil s'enfonça, et le doux sommeil me quitta. Et j'aperçus les servantes de ta fille qui jouaient sur le sable. Elle était au milieu d'elles, semblable à une déesse. Je vins la supplier. Elle ne manqua pas de noble bon sens, comme on ne s'attendrait pas à voir un être jeune quelconque en contenir. Toujours en effet les jeunes agissent en insensés. Elle me donna de la nourriture en abondance et du vin couleur de feu, elle me fit laver dans le fleuve et me donna les vêtements que voici. Ce que je viens de te dire, moi qui suis affligé, est la vérité.

LA TERRE ET LE SANG

MOULOUD FERAOUN, 1953

Né en Kabylie en 1913, Mouloud Feraoun a fait des études à l'École normale d'Alger. Il est devenu instituteur dans son pays, expérience qu'il raconte dans *Le fils du pauvre* (paru en 1950), puis inspecteur des services sociaux. Le 15 mars 1962, il est abattu, avec cinq de ses collègues militants pour l'indépendance de l'Algérie, par un commando de l'OAS (organisation politico-militaire clandestine française).

Dans *La terre et le sang*, paru en 1953, l'histoire d'Amer est représentative de ces générations d'Algériens qui, dès avant la Première Guerre mondiale et pendant l'entre-deux-guerres, ont migré, comme le père de l'auteur, vers la France pour échapper à la misère. Là, ils ont connu les travaux pénibles, l'isolement et les logements de fortune. Alternant vie au village et expériences en France, ce roman rend compte du combat psychologique et social de toute une communauté entre 1910 et 1930.

Dès son arrivée à la Gare de Lyon, après une nuit blanche dans le train, il constata que ses compagnons ne l'abandonnaient pas. Mais il se voyait perdu dans une inimaginable cohue, dans un enfer de rumeurs, de bruits, perdu dans la foule grouillante d'un peuple qui s'éveillait. Il eut beaucoup de mal à ne pas s'égarer et à suivre les autres. Finalement un de ses compagnons le prit par la main et tous les quatre avancèrent ensemble, hésitants, timides, apeurés, l'air sérieux et humble. À la sortie de la gare stationnait une invraisemblable multitude de fiacres, omnibus, charrettes, voitures de toutes sortes, et même des automobiles ! Et puis quel monde ! Des enfants, des hommes, des femmes qui semblaient tous pressés et avoir un but bien déterminé qu'il fallait atteindre rapidement. C'était la première impression. Certes, il voyait beaucoup de choses propres à l'étonner, à retenir son attention, mais le temps manquait. Il n'y a que des gens qui comprennent qui soient capables d'admirer. Lui ne comprenait pas. Il était saisi d'une peur instinctive, il avait une envie farouche d'en finir, de s'éloigner, de se reposer dans un coin tranquille et solitaire avec ces gens qu'il connaissait et pour lesquels, maintenant, il éprouvait une véritable affection. Ils s'engagèrent dans le métro et débouchèrent quelques instants après sur un large boulevard aussi animé, aussi tumultueux que la gare. Amer suivait ses compagnons qui semblaient partager son malaise et son indécision. Ils prirent une artère moins fréquentée puis montèrent une petite rue, tournèrent encore à d'autres croisements et s'arrêtèrent enfin devant un vieil hôtel haut et étroit. Ils y entrèrent. Dans la salle du rez-de-chaussée qui était un café, Amer vit des gens d'Ighil-Nezman qu'il hésita à reconnaître.

C'étaient bien eux pourtant. Son visage s'épanouit. Les nouveaux venus furent accueillis avec des sourires protecteurs. Ils s'assirent tous autour d'une table, commandèrent à boire et se mirent à parler. De se voir parmi les siens dans cette petite salle obscure, de les entendre rire franchement, parler haut et en kabyle, Amer sentit une bouffée de bien-être s'exhaler de sa gorge et l'envelopper tout doucement.

L'EXIL, PABLO NERUDA

Le renversement de Salvador Allende par une junte militaire, le 11 septembre 1973, constitue une rupture majeure dans l'histoire contemporaine chilienne. La violence et l'autorité provoquent une migration politique puis économique, hors norme pour un pays d'Amérique latine. En Europe, les principaux foyers d'accueil furent la Suède et la France, où ils vont être bien accueillis. Néanmoins, le bannissement constitue une violence supplémentaire pour des individus fortement fragilisés par les événements vécus. Les difficultés inhérentes aux premiers temps de l'exil confirment cette situation. L'exil et la reconstruction individuelle vont conduire ces Chiliens à accepter une réalité, longtemps déniée, pour essayer d'opérer leur processus d'intégration. Ainsi, même si les conditions de l'accueil ont été favorables, les exilés ont dû reconstruire leurs liens sociaux, s'adapter à une forme de socialisation ignorée, consentir, fréquemment, à une réelle déqualification et se résigner à demeurer à l'extérieur.

L'exil est rond

Un cercle, un anneau :

tes pieds en font le tour,

tu traverses la terre,

Et ce n'est pas la terre

Le jour s'éveille et

Ce n'est pas le tien,

la nuit arrive :

Il manque tes étoiles

Tu te trouves des frères,

Mais ce n'est pas ton sang.

CHRONIQUES DE BILLANCOURT

NINA BERBEROVA, 1992

Nina Berberova connaît l'exil dès sa jeunesse. À vingt et un an, en 1922, elle quitte sa Russie natale, en compagnie du poète Khodassevitch, fuyant la chasse aux intellectuels menée par les bolcheviques. Elle se réfugie d'abord à Berlin, puis à Prague, enfin à Paris en 1925. Munie du passeport Nansen des apatrides, qui réduit le droit au travail, elle vit pauvrement au sein d'une communauté d'artistes. À Billancourt, elle rencontre le petit peuple russe dont la vie tourne autour des usines Renault et elle lui consacre un ensemble de récits rédigés entre 1928 et 1940. En 1950, l'auteur émigre aux États-Unis.

[...] Elle [Anastasia Guiorguievna Seïantseva] se souvenait comment étaient arrivés les premiers hôtes étrangers place Nationale. Ils s'étaient assis par terre, les enfants à moitié nus pleuraient, les femmes non débarbouillées, décoiffées, jambes nues couvertes de guenilles jetaient des regards apeurés autour d'elles. Les hommes, barbus, sombres, vêtus de capotes de l'armée anglaise, étaient assis près de leurs misérables bagages qu'ils ne quittaient pas des yeux, bagages qui avaient transité par toute l'Europe et d'où émergeaient des théières, des icônes et des souliers.

Les habitants de Billancourt les avaient d'abord pris pour des romanichels, puis après de longs débats sur les peuples d'Orient, il fut décidé qu'il s'agissait de polonais, mais il s'avéra que les affamés ne pratiquaient pas la religion catholique. C'est alors que l'on comprit que ces malheureux étaient des Serbes, un peuple condamné à boire la coupe jusqu'à la lie et à être l'objet de toutes les humiliations.

Enfin des journalistes parisiens, munis de carnets, de crayons et d'appareils photographiques, vinrent à Billancourt et déclarèrent (eux, ils savaient) qu'il s'agissait d'Arméniens qui avaient fui Trébizonde, traversé la Mésopotamie et étaient arrivés à Billancourt pour aider *moussiou* Renault.

[...]

Elle s'approcha d'une des femmes, qui berçait un nouveau né, le passant d'un bras à l'autre. Elle venait de le nourrir et était encore toute dépoitraillée. L'enfant avait dû naître une semaine plus tôt et n'avait, sans doute, pas encore été déclaré à la mairie de Billancourt.

La jeune mère lui chantait doucement une berceuse : *Titatachki, titatou, To na etou, to na tou*.

Anastasia Guiorguievna contemplait ce sein qui avait transité par toute l'Europe, lorsqu'elle sentit quelque chose de tiède venait envahir ses yeux, débordait des ses paupières et coulait sur ses joues. Elle craignit qu'on ne la vît. Elle se rendit chez les bistrots, sortit de son sac à main la petite somme qui s'y trouvait et demanda qu'on ajoute un petit morceau de viande dans chaque bol de bouillon KUB.

L'étonnement fut général. Comment, se sont des Russes ? De vrais Russes ? Qui aurait pu penser ?

L'ODEUR DES PLANCHES

SAMIRA SEDIRA, 2013

Mon père nous a conduits à l'hôtel. *Le Paradis*, ça s'appelait, tenu par un Kabyle qui l'avait plus ses dents de devant. Des chambres sur trois étages. Le Paradis. Il nous en promettait avec un nom pareil, du doux et du moelleux qu'on entrevoyait entre les lettres de l'enseigne. Mais c'est du râpeux qu'on a trouvé. Du sale, du laid, et des cafards aussi, des mouches, des asticots, même sur les plinthes.

[...]

Ma mère regardait la bouche ouverte, blanche comme un cadavre. Mon père souriait d'un seul coin de bouche, On va habiter ici... pas longtemps, non... quelques semaines c'est tout, t'inquiète pas, on aura bientôt un appartement, on va se débrouiller, je suis content, vraiment content de voir toi, et vous aussi ma fille, il s'embrouillait, s'épongeait le front, disait n'importe quoi, Content de voir vous, et toi aussi femme de moi. Ses mains remplies de cals ont tremblé, il les a enfoncées dans les poches de son pantalon mais presque aussitôt ses pieds ont pris le relais, il sautillait sur place, C'est provisoire, bien sûr... Quand il a posé les yeux sur moi, j'ai vu quelque chose qui ressemblait à de la honte. Il semblait s'excuser auprès de moi qui n'avais que six ans. Aujourd'hui quand je pense à ce regard, je dois me retenir pour ne pas fondre en larmes.

[...]

SUR UN AIR DE FADO

BERNADETTE FERREIRA, 2004

Après avoir vu « Mémoires d'immigrés » de Yamina Benguigui, Bernadette Ferreira ressent de la colère, à cause de cette réduction simpliste à ses yeux : immigrés = maghrébins. À près de quarante ans, elle écrit « Sur un air de fado » pour que soit entendue une autre parole d'immigrés, celle des Portugais. Si cette communauté est très importante en France, elle est aussi très méconnue. Pour que son récit ne soit pas rangé au rayon « témoignages », elle l'a conçu comme « un travail littéraire, pensé, réfléchi, construit, avec une voix, celle d'une femme d'origine portugaise », qui revient sur « l'image du bon Portugais gentil et travailleur ».

Très rapidement ma mère fut recrutée par le plus gros propriétaire terrien de la région, ravi de l'aubaine, les Portugais avaient déjà la réputation d'être travailleurs et tranquilles. Avec eux rien à craindre, pas de revendications erronées, pas de grèves, pas de rébellion mais une soumission totale empreinte d'une profonde reconnaissance quasiment éternelle. Toujours dans l'ombre, jamais un mot plus haut qu'un autre, s'échinant au travail, ne demandant jamais rien, s'excusant de ne pas faire plus, remerciant dix fois plutôt qu'une celui qui leur donnait du travail, ne réclamant jamais un jour de congé, refusant d'être malades et toujours contents de leur sort, toujours gentils, très gentils, ils étaient des immigrés modèles.

Ils ont toujours tu, caché, dissimulé, les humiliations répétées, les vexations fréquentes, les fatigues endurées, les pleurs qu'engendrent le déracinement et l'exil, la honte d'être pauvres. Ils ont ravalé les cris de souffrance, ont courbé l'échine, ont travaillé d'arrache-pied, fait des enfants, construit leurs maisons. C'est à ce prix-là qu'aujourd'hui on peut lire des rapports sociologiques faisant l'éloge de l'intégration réussie des Portugais dans la société française.

LES REGRETS, JOACHIM DU BELLAY, 1558

Joachim du Bellay (1522-1560) écrit ce poème lors de son séjour à Rome. Il y exprime ses regrets d'être exilé de sa terre natale.

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage

Heureux qui, comme Ulysse, a fait un beau voyage,
Ou comme cestuy-là qui conquiert la toison,
Et puis est retourné, plein d'usage et raison,
Vivre entre ses parents le reste de son âge !

Quand reverrai-je, hélas, de mon petit village
Fumer la cheminée, et en quelle saison
Reverrai-je le clos de ma pauvre maison,
Qui m'est une province, et beaucoup davantage ?

Plus me plaît le séjour qu'ont bâti mes aïeux,
Que des palais Romains le front audacieux,
Plus que le marbre dur me plaît l'ardoise fine,

Plus mon Loire gaulois, que le Tibre latin,
Plus mon petit Liré, que le mont Palatin,
Et plus que l'air marin la douceur angevine.

TAHAR BEN JELLOUN, 2007

Écrivain, poète et peintre franco-marocain connu depuis qu'il a obtenu le prix Goncourt en 1987 pour *La Nuit sacrée* et son engagement contre le racisme en France.

« L'œuvre de Tahar Ben Jelloun côtoie le conte, la légende, les rites maghrébins, les mythes ancestraux... L'originalité de Ben Jelloun réside dans son art de saisir tous les aspects de la tradition et de la culture maghrébines en une symbiose singulière avec le vie quotidienne et les problèmes sensibles de la société. D'où une écriture qui dérange par ses modalités et ses thèmes privilégiés, parce qu'elle met en scène des sujets tabous ou des êtres exclus de la parole. Enfance saccagée, prostituée, immigré, fou combien sage, homme-femme, et tant d'autres figures livrées à l'errance peuplent l'univers romanesque de Ben Jelloun. »

Éloge de l'autre

Celui qui marche d'un pas lent dans la rue de l'exil

C'est toi

C'est moi

Regarde-le bien, ce n'est qu'un homme

Qu'importe le temps, la ressemblance, le sourire au bout des larmes

L'étranger a toujours un ciel froissé au fond des yeux

Aucun arbre arraché

Ne donne l'ombre qu'il faut

Ni le fruit qu'on attend

La solitude n'est pas un métier

Ni un déjeuner sur l'herbe

Une coquetterie de bohémiens

Demander l'asile est une offense

Une blessure avalée avec l'espoir qu'un jour

On s'étonnera d'être heureux ici ou là-bas.

Tanger, le 7 octobre 2007

LE FIGUIER DE MON PÈRE

VARTAN BERBERIAN, 2006

Dans *Le figuier de mon père*, paru en 2006, Vartan Berberian, né en 1926 en France, raconte les persécutions subies par son père dans l'Empire ottoman, puis l'exil de sa famille arménienne. Après le génocide, c'est la blessure du départ et l'arrivée à Gardanne, près de Marseille, au début des années 1920, avant l'installation à Alfortville en 1927. L'auteur rend hommage à ses parents et témoigne de leur courage et de leur force de vie face à la pauvreté. Il leur dédie sa propre réussite, personnelle et professionnelle.

Les festivités commençaient à proprement parler le jour de l'an. Ce jour là, ma mère installait une immense table (deux planches sur des tréteaux) et une belle nappe blanche. Et puis, tout au long de la semaine, elle allait confectionner une bonne trentaine de « plats de chez nous ».

Cette maman toujours dans l'ombre, effacée et comme oubliée, connaissait à cette occasion son jour de gloire, qui revenait comme un anniversaire. Certes, elle n'était pas l'héroïne déclarée de la fête, et pourtant la fête, mystérieusement, tournait autour d'elle. Elle le savait ou ne le savait pas, mais elle en était heureuse.

Le plat symbolique, c'était le *anouch abour*, une soupe épaisse à base de blé entier décortiqué, avec des abricots et des raisins de Corinthe, aromatisée à l'eau de rose et décorée de toutes sortes de « mendiants » : amandes, noix, noisettes... La famille, les amis défileraient toute la semaine. Chacun s'installerait tranquillement comme chez lui, prendrait son assiette et picorerait, au hasard des bols alignés sur la table, des mets salés ou sucrés : *soudjouk*, *pasterma*, *dolmas*, *hommous*, *beureks*, pois chiches, amandes, noisettes, *loukoums*, *baklavas*, bonbons arméniens... Tout un lot de gâteaux, de toutes sortes et de toutes tailles, véritable kaléidoscope de couleurs et de saveurs.

J'ai constaté, au fil des ans, que les amis adoraient venir chez nous. Un des traits de caractère de maman, en effet, était la générosité. Elle en était comme pétrie. Elle, qui n'avait jamais un sou devant elle, était incapable de calculer. Elle voyait tout en grand, fidèle à sa formule : « Il faut d'abord rassasier les yeux, avant de rassasier le ventre... » De là, l'impression d'abondance qui présidait à cette semaine festive et, à vrai dire, à tous les repas qu'elle nous concoctait.

L'ODEUR DES PLANCHES

SAMIRA SEDIRA, 2013

Un jour que je n'ai pas classe, ma mère décide de m'emmener en ville avec elle. Nous marchons longtemps, ma main dans la sienne, je la précède de peu. Après deux heures de déambulation, elle veut m'offrir un gâteau, Montre-moi celui que tu veux. Devant la vitrine de la boulangerie, je choisis une forêt-noire. Sa lèvre du haut tremble. Elle sourit, mais d'un sourire forcé. Je crois comprendre rapidement qu'elle a présumé de son courage. Je peux presque distinctement voir dans ses yeux affolés toutes les questions qui défilent : Que faut-il dire au juste ? Demander quoi ? Avec quels mots ? Commencer par où ? Quel nom pour ce gâteau ? Tu ou bien Vous ? En arabe c'est Tu pour tout le monde, ta mère ou ton patron c'est toujours Tu. Merci. Bonjour. Au revoir. Oui, mais dans quel ordre ? Elle est là avec son porte-monnaie sur son ventre, à danses le cha-cha-cha devant la vitrine, j'y vais, j'y vais pas, j'y vais, j'y vais pas. Agacée, je lui arrache d'un coup sec le porte-monnaie des mains, m'engouffre dans la boulangerie, achète la forêt-noire et ressort aussitôt. Sur le chemin du retour nous restons muettes. Et même lorsque j'ai entièrement englouti ma forêt noire, ma main demeure orpheline de la sienne. Depuis, à chaque fois qu'elle me demande de faire une course pour elle, elle me tend le porte-monnaie en rajoutant, Tiens puisque toi tu sais.

L'ODEUR DES PLANCHES

SAMIRA SEDIRA, 2013

Quand mon père nous a annoncé qu'il participerait au mouvement de grève générale des ouvriers du chantier de La Ciotat « En hommage aux frères disparus », ma mère s'est fâchée tout rouge. Elle voyait d'un mauvais œil ces pratiques prolétariennes, se souciant surtout de ce que penserait le patron et de la mauvaise tournure que pourraient prendre ces protestations de fainéants ! Et s'il te met dehors le chef ? Mon père avait haussé les épaules et l'avait remise à sa place en la priant de s'occuper de ses casseroles, tu comprends rien à rien, toujours pareil les femmes...

Le lendemain, occupée à faire la lessive dans la salle de bains, ma mère m'a demandé de venir la rejoindre. Elle avait trouvé un tract dans la poche de pantalon de mon père ? Elle me l'avait tendu, C'est écrit quoi ? Je me souviens m'être assise sur le rebord de la baignoire sabot. En haut du tract, d'un trait mal assuré, le dessin d'un cercueil. Puis défilait une liste de noms :

« 13 mars 1971 Amer Saadi frappé à mort à coups de manivelle, 21 mars Abdel Djefafia tabassé à mort par un groupe de dix personnes, 29 novembre 1972 Mohamed Diab roué de coups, accablé d'injures raciste et tué d'une rafale de mitraillette dans un commissariat, 28 août 1973 Lounès Ladj abattu à la sortie d'un café... »

D'un geste de la main ma mère m'a demandé d'arrêter. La liste était encore longue. Je n'étais pas certaine d'avoir compris pourquoi tous ces hommes avaient perdu la vie, je pressentais seulement que le monde des adultes était un univers de poids et de mystères, comme un indéfinissable pourrissement. Ma mère s'est assise près de moi sur le rebord de la baignoire, abasourdie, le pantalon de mon père sur les genoux, pas essoré, l'eau gouttait à travers le tissu de jupe, sous elle s'était formée une flaque, un lac.

Le soir, à table, elle a tendu le tract froissé à mon père et lui a demandé si tout cela était vrai, je veux dire ces hommes... ils avaient une famille ?

Il a hoché la tête. Simplement ça. Puis le silence.

Alors elle a levé les yeux et a regardé droit devant. Ma mère avait son air tourmenté. Je me souviens avoir pensé : on dirait un oiseau entre les griffes d'un chat.

LE FIGUIER DE MON PÈRE

VARTAN BERBERIAN, 2006

Me voici donc élève en fin de cycle (préparation du certificat d'études) toujours à l'école Étienne-Dolet. Monsieur Guedet est directeur et, parmi les professeurs, outre Messieurs Gradorge et Petitpain – il faut le faire ! - l'instituteur principal s'appelle Monsieur Durand. Si Monsieur Gradorge m'aimait bien, Monsieur Durand, lui, n'aimait pas les Arméniens - du moins était-ce la conviction que j'avais acquise en observant la façon dont il traitait mes coreligionnaires. Quand l'un de ces petits Arméniens – nous étions nombreux, et peut être notre sang méditerranéen nous rendait-il plus turbulents – courait par exemple dans la cour, ce qui était interdit, Monsieur Durand aussitôt tirait son sifflet et convoquait le coupable. Il le prenait par l'oreille et, de façon me semblait-il brutale, le faisait pivoter en sifflant entre ses dents :
- Comment t'appelles-tu, toi ? –ian comment ? Tu vas me le dire ? –ian comment ?

Un coup de poignard, à chaque fois, me transperçait le cœur. Comme si cette phrase, ces deux tout petits mots symbolisaient à eux seuls l'humiliation de tout un peuple, depuis mes ancêtres les plus lointains jusqu'à mes parents adorés ! Étrange poids des mots, incroyable charge émotive de ceux que chacun entend mystérieusement résonner en lui. J'étais littéralement effrayé, tétanisé à l'idée qu'il me prenne à mon tour par l'oreille - comme si précisément le fait de courir signifiait déjà la fuite, et le flagrant délit, la culpabilité, la honte ! Je l'imaginais : « -ian comment ? Vartan Barbare ? Ah oui ! Barbare le bien-nommé ! Barbarian... »

Comme j'aurais voulu être grand et fort ! Comme j'aurais voulu être beau et intelligent ! Comme j'aurais voulu m'appeler Martin, Dubois ou Dupont ! Comme j'aurais voulu être français !

MAYRIG, HENRI VERNEUIL, 1985

Après les nombreux films qui l'ont rendu célèbre en tant que réalisateur français, à plus de soixante ans, Henri Verneuil, né en Turquie en 1920, de son vrai nom Achod Malakian, fait revivre, dans deux œuvres autobiographiques, l'histoire de sa famille arménienne. « Mayrig » (« maman » en arménien), paru en 1985 et adapté au cinéma en 1992, raconte l'apprentissage quotidien de l'exil en France, entre fidélité aux traditions, mémoire du passé et désir de trouver sa place en terre d'accueil. Le deuxième volet, « 588, rue Paradis », se passe quarante ans plus tard et témoigne du devenir de la famille Malakian. Henri Verneuil meurt en 2002 à Paris.

C'est au cours de l'une de ces séances de catéchisme que l'incident eut lieu.

Dans la forêt d'index levés qui frétilaient pour être interrogés, l'abbé donna la parole à l'un d'entre eux.

- Dites, m'sieur l'abbé, pourquoi Malakian, il ne fait pas sa première communion ?

Toutes les têtes, ensemble, se tournèrent dans ma direction.

Tapi derrière mon pupitre de fond de classe, comme un lièvre derrière les hautes herbes, je vis le ciel s'écrouler sur moi.

J'avais été baptisé à l'église apostolique arménienne dont les racines remontaient à l'âge des apôtres. Chrétienne dans la clandestinité, elle était devenue religion d'État en l'an 301, treize ans avant Rome, cinq siècles avant l'Europe. Sur les lieux mêmes de ses martyrs par milliers, sur les ruines des temples païens, Grégoire l'Illuminateur avait bâti la première basilique chrétienne du monde à Etchmiadzine, dont le nom sonne comme un alléluia et signifie : « Le fils de Dieu est descendu. »

C'était dans cette église que, dès la fin du IV^e siècle, le patriarche Sahak I^{er} et un moine nommé Mesrop avaient créé l'admirable alphabet arménien avec ses trente-six lettres que l'on lisait de gauche à droite comme en Occident. Ainsi, cette langue millénaire, que l'on était contraint de rédiger en grec, en latin ou en syrien, avait trouvé son écriture originale et spécifique, pour traduire l'Ancien Testament et composer les rituels des sacrements, la messe et ses psaumes, tandis qu'explosait vers son âge d'or une superbe littérature arménienne.

Qu'elle me parut lourde à porter la vieille église de mes ancêtres, ce jour-là, l'espace de quelques secondes, face à ce petit fureteur qui réclamait mon casier judiciaire de chrétien catholique.

Le menton appuyé sur mes cahiers, pour me faire plus petit encore, avec une acuité hallucinante, je ressentis mon silence comme un reniement.

MISSAK MANOUCHIAN

Missak Manouchian, né en 1906 à Adiyaman, dans l'actuelle Turquie, et mort le 21 février 1944 à 38 ans, fusillé au fort du Mont-Valérien, est un militant communiste d'origine arménienne et commissaire militaire des FTP-MOI (Francs-Tireurs et Partisans / Main-d'œuvre Immigrée) de la région parisienne. Membre actif et dirigeant emblématique de la résistance étrangère en France pendant la Seconde Guerre mondiale, Missak Manouchian est célèbre par l’Affiche rouge et la dernière lettre écrite à sa femme Mélinée, la veille de son exécution.

Ma Chère Mélinée, ma petite orpheline bien-aimée,

Dans quelques heures, je ne serai plus de ce monde. Nous allons être fusillés cet après-midi à quinze heures. Cela m'arrive comme un accident dans ma vie, je n'y crois pas mais pourtant je sais que je ne te verrai plus jamais.

Que puis-je t'écrire ? Tout est confus en moi et bien clair en même temps.

Je m'étais engagé dans l'Armée de Libération en soldat volontaire et je meurs à deux doigts de la Victoire et du but. Bonheur à ceux qui vont nous survivre et goûter la douceur de la Liberté et de la Paix de demain. Je suis sûr que le peuple français et tous les combattants de la Liberté sauront honorer notre mémoire dignement. Au moment de mourir, je proclame que je n'ai aucune haine contre le peuple allemand et contre qui que ce soit, chacun aura ce qu'il méritera comme châtiment et comme récompense. Le peuple allemand et tous les autres peuples vivront en paix et en fraternité après la guerre qui ne durera plus longtemps. Bonheur à tous... J'ai un regret profond de ne t'avoir pas rendue heureuse, j'aurais bien voulu avoir un enfant de toi, comme tu le voulais toujours. Je te prie donc de te marier après la guerre, sans faute, et d'avoir un enfant pour mon bonheur, et pour accomplir ma dernière volonté, marie-toi avec quelqu'un qui puisse te rendre heureuse. Tous mes biens et toutes mes affaires je les lègue à toi à ta sœur et à mes neveux. Après la guerre tu pourras faire valoir ton droit de pension de guerre en tant que ma femme, car je meurs en soldat régulier de l'armée française de la libération.

Avec l'aide des amis qui voudront bien m'honorer, tu feras éditer mes poèmes et mes écrits qui valent d'être lus. Tu apporteras mes souvenirs si possible à mes parents en Arménie. Je mourrai avec mes 23 camarades tout à l'heure avec le courage et la sérénité d'un homme qui a la conscience bien tranquille, car personnellement, je n'ai fait de mal à personne et si je l'ai fait, je l'ai fait sans haine. Aujourd'hui, il y a du soleil. C'est en regardant le soleil et la belle nature que j'ai tant aimée que je dirai adieu à la vie et à vous tous, ma bien chère femme et mes bien chers amis. Je pardonne à tous ceux qui m'ont fait du mal ou qui ont voulu me faire du mal sauf à celui qui nous a trahis pour racheter sa peau et ceux qui nous ont vendus. Je t'embrasse bien fort ainsi que ta sœur et tous les amis qui me connaissent de loin ou de près, je vous serre tous sur mon cœur. Adieu. Ton ami, ton camarade, ton mari.

Manouchian Michel.

P.S. J'ai quinze mille francs dans la valise de la rue de Plaisance. Si tu peux les prendre, rends mes dettes et donne le reste à Armène. M. M.



Le Cpa

14 rue Louis Gallet
26000 Valence

04 75 80 13 00
contact@le-cpa.com

www.le-cpa.com

valence
Romans
AGGLO